

Itinéraires littéraires du voyage. Sous la direction de FRANÇOIS MOUREAU. Avec la collaboration de MARIE-CHRISTINE GOMEZ-GÉRAUD et de PHILIPPE ANTOINE. *Travaux de Littérature*, volume XXV. Genève, Droz, 2013. Un vol. de 380 p.

Le programme que s'est fixé ce volume publié dans le cadre des travaux de l'Association pour la Diffusion de la Recherche littéraire (ADIREL) est à première vue de nature encyclopédique si l'on considère la variété des champs géographiques et des périodes embrassés par ses 29 contributeurs (l'une des 28 contributions, celle sur Cavelier de La Salle, étant de deux auteurs). L'impression première – et trompeuse – est celle d'un ensemble disparate malgré la tentative de regroupement en cinq sections qu'ont opérée les coordinateurs de l'entreprise, François Moureau épaulé par Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine. Si seule la dernière section porte une indication chronologique, en posant la question de savoir si le XX^e siècle n'a pas été « Le dernier siècle des voyages ? », un savant équilibre règne au sein de l'ensemble de l'ouvrage dans la représentation des différentes périodes, où d'une section à l'autre s'entremêlent des études relatives à des textes du XIII^e au XXI^e siècle – le XX^e siècle débordant des limites de la dernière section. Sachant que cinq contributions portent sur deux ou trois siècles, et que l'on totalise ainsi 34 siècles abordés par les 28 contributions, on constate que trois articles traitent du Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècle), cinq du XVI^e siècle, cinq du XVII^e siècle et cinq du XVIII^e siècle. Si une part légèrement majoritaire revient au XIX^e avec neuf contributions et au XX^e siècle avec sept textes, l'équilibre est parfaitement assuré puisque nous disposons de 16 textes sur l'époque contemporaine contre 18 sur celle qui s'étend du Moyen Âge au temps des Lumières.

Un équilibre analogue préside aux logiques spatiales, dominées par le souci de couvrir l'ensemble de la planète ainsi que le veut la tradition du Centre de Recherches sur la Littérature de Voyage fondé par François Moureau et qui a aujourd'hui migré à l'Université de Clermont-Ferrand. L'Orient certes s'y taille la part du lion, justifiant que lui ait été attribuée la plus grosse des cinq sections, la troisième, riche de neuf contributions, avec un titre – le seul – qui renvoie précisément au paramètre géographique : « De la Méditerranée aux Orient ». Et de fait l'Orient est présent dans la moitié des contributions (14 sur 28), privilégiant le Levant sans exclure l'Himalaya ou la Chine. Mais une certaine place est réservée à l'Europe, où l'Italie domine avec quatre textes portant sur des auteurs s'échelonnant du XVI^e au XIX^e siècle (dont Montaigne, Vigenère, Foresta et Forbin) à côté de Malte, de l'Espagne, des Alpes, de la France (Rolin), de l'Europe orientale et de l'URSS (Gide). Cinq contributions abordent l'Afrique, depuis Regnard à Alger au XVII^e siècle jusqu'à de grands auteurs du XX^e siècle comme Paul Morand et André Gide, que Franck Lestringant analyse avec brio. Quatre articles traitent de l'Amérique, du Brésil de Thévet, Léry et Yves d'Évreux au Canada plus contemporain de Gabrielle Roy, en passant par Cavelier de la Salle et Morand. Et l'Océanie elle-même apparaît dans au moins deux textes, celui sur les îles et celui sur l'autodérision de l'écrivain voyageur. Aucun continent n'est absent, tandis qu'un fil relie les articles de Claude Reichler et de Samuel Thévoz sur les montagnes à ceux qui évoquent des espaces maritimes. Le voyage participe d'un processus d'exploration du réel tout en offrant les voies d'une compensation au manque de connaissances par le déploiement de formes imaginaires, telles les îles errantes. Il convient d'ajouter que les voyageurs dont sont analysés les textes sont pour la plupart européens mais qu'une opportune confrontation est proposée entre un voyageur français, Thévenot (auquel il conviendrait d'ôter la particule), et un voyageur turc, Evliya Çelebi. On voit également émerger des femmes, la Canadienne Gabrielle Roy, certes, mais aussi les épouses de savants parties en compagnie de leurs maris à la fin du XIX^e siècle, comme Marie de Ujfalvy-Bourdon, exploratrice du Baltistan entre 1876 et 1881 (p. 33-47), ou Raymonde Bonnetain au Soudan en 1892 (p. 233).

Pour fécond que soit ce rassemblement d'un riche et foisonnant corpus de voyageurs écrivains et dessinateurs européens étalés sur huit siècles, ce n'est ni dans la périodisation ni dans leur géographie planétaire que réside l'originalité de l'enquête à laquelle ont participé une trentaine de chercheurs souvent connus et confirmés, mais bien dans une interrogation sur le genre littéraire du récit de voyage, sur la nature complexe de l'écriture multiforme qui s'y rattache et qui rend tellement difficile toute tentative de définition stable. Significatifs sont à cet égard les titres de la première et de la quatrième section : « Voyageurs et voyageuses : une écriture ? » et « Poétiques du voyage ». Par-delà les douze contributions qu'elles réunissent à elles deux, elles posent la question qui sert de fil rouge au livre tout entier. Celle-ci est de nature *littéraire* comme le suggère le titre général du volume. Plutôt que de s'amuser à continuer de répartir sa riche matière en distinguant entre les monographies consacrées à un ou deux auteurs de textes de voyage tels que Marco Polo, Montaigne, Regnard, Flaubert, Barrès, Morand ou d'autres moins connus comme le diplomate humaniste Vigenère, et les stimulantes approches thématiques qui envisagent un objet transversal, « l'expérience culinaire » (p. 73 et suiv.), l'effet des « soubresauts du temps » au XVI^e (p. 135 et suiv.) comme au début du XIX^e siècle (p. 147 et suiv.) ou l'opération de « reformulation » dans le récit de voyage (p. 221 et suiv.), appliquées à une série d'auteurs ayant visité un espace à une période donnée plus ou moins large, il nous faut revenir à cette idée d'« itinéraires littéraires ». On ne tiendra pas rigueur à l'éditeur de n'avoir guère mis en valeur ce titre sur le plan graphique, le laissant quasiment disparaître en couverture derrière les indications passablement austères de la publication périodique qui accueille ces actes de colloque, écrites en plus grosses lettres : « T.L. XXVI », « Travaux de littérature ».

En réalité, c'est vers la question de l'hybridité du genre que nous conduisent la plupart des auteurs du volume, et c'est le fait qu'elle y soit posée en des termes neufs qui mérite qu'on lui prête attention. Si brève soit-elle puisqu'elle tient en deux pages, et en l'absence de conclusion générale, la présentation initiale de François Moureau donne le ton et nous oriente vers l'objet d'enquête qui fait tenir ensemble les textes regroupés avec une sorte de liberté utile à notre réflexion. L'enjeu est d'éclairer la littérature de voyage à partir d'une catégorie d'approche originale, celle de genre « metoyen », élaborée par Sylvie Requemora-Gros en raisonnant sur un passage de l'avis du « Libraire au Lecteur » du *Journal du voyage d'Espagne* de François Bertaut paru en 1669 : « Les Voyages estant en effet d'un genre *metoyen* entre les uns & les autres, en ce qu'ils ne traitent que les aventures des particuliers, comme les Romans, mais avec autant de vérité & plus d'exactitude encore que les Histoires. / C'est ce que j'espère que vous trouverez dans celui-ci, quoy que je puisse dire qu'il s'y rencontre en beaucoup d'endroits des choses aussi curieuses qu'il y en ait en pas une Histoire, & d'aussi agreables qu'il y en ait en aucun Roman. » (ce passage est cité p. 279 mais a été analysé par l'auteure dans un article de 2001). De l'usage de ce néologisme inventé au XVII^e siècle, on retient que la relation de voyage sépare, qu'elle est placée comme un mur entre le roman et l'histoire. De ce mur toutefois, Bertaut renverse le sens séparateur pour caractériser un nouvel horizon d'attente des lecteurs, en le plaçant à la conjonction entre un « pacte de curiosité » supérieur au genre historique et un « pacte de plaisir » supérieur au genre romanesque. La relation de voyage serait ainsi « metoyenne » en ce qu'à la fois elle sépare et relie les genres historique et romanesque, ouvrant de nouvelles voies qui génèrent une instabilité par rapport aux genres consacrés (p. 279-282). L'interrogation sur la définition de la relation de voyage comme genre littéraire débouche sur des contenus et une forme « malléable, chronologique et descriptive » (p. 8-9), susceptible également d'être utilisée comme une fiction privée de toute référence à l'expérience vécue par un sujet particulier. Aussi les voyageurs en écrivant pratiquent-ils « une approche pluridisciplinaire », faisant en même temps, tels Thévenot et Çelebi, « œuvre d'historien, de sociologue, d'anthropologue, d'ethnologue, d'archéologue, de géographe, de cartographe, etc. » (p. 179).

Partant de ces prémisses, il était logique que le livre dresse en quelque sorte l'inventaire des cas susceptibles de mettre en lumière tout à la fois l'étendue, les limites et les frontières du genre, sachant que déjà un certain nombre de voyageurs n'ont pas rédigé de récit de voyage à proprement parler, mais se sont contentés d'observations disséminées dans d'autres œuvres, comme les annotations et commentaires érudits de Vigenère ou les lettres de Flaubert. L'« instabilité générique » caractérise d'entrée de jeu le *Voyage d'Outremer* de Bertrandon de la Broquière (1432), premier récit analysé dans le volume, oscillant entre le « récit de pèlerinage », le « rapport militaire et stratégique » et la « description du monde ». Du journal de voyage de Montaigne, qui n'épargne aucun détail physiologique dans la mesure où l'auteur écrit et voyage au rythme de ses douleurs corporelles, jusqu'aux deux modalités du récit de voyage chez Gide, celle du « journal » et celle du « retour », augmentées de documents, de « retouches » et d'« appendices » qui permettent à l'écrivain d'allier « le continu au discontinu, le personnel au collectif » (p. 328), on mesure la richesse de la palette proposée et l'intérêt de la longue durée qui mêle les siècles afin de mieux éprouver la validité d'un questionnement transversal et qui dépasse les seules ruptures de l'époque romantique. Cela n'empêche pas que le regard se porte souvent sur moment précis. Au XVIII^e siècle, l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost se construit à partir de la juxtaposition d'extraits de divers récits viatiques parfois laïcisés comme ceux du jésuite Du Halde (p. 201). En moins d'un siècle, le XIX^e, on voit se succéder dans le cas du voyage à Majorque, qui est loin d'être isolé, les cinq modèles du voyage encyclopédique, du voyage pittoresque, du voyage épistolaire, du voyage autobiographique et du voyage réaliste. Le seul Barrès passe du genre journalistique de l'enquête, fondée sur une série d'interviews et très prisée au début du XX^e siècle, au genre du témoignage à la Chateaubriand, mêlant au final plusieurs veines, narrative, descriptive, méditative et dialogique. La distinction soulignée chez Flaubert entre « récit » et « relation » de voyage (p. 170-171) amène à interroger le statut de l'auteur voyageur tout autant que celui du lecteur que le texte parfois s'amuse à choquer. Le reportage journalistique des années 1940 à la Gabrielle Roy, peu avant qu'elle ne devienne romancière, s'apparente au récit de voyage par la vraisemblance et le fréquent passage à la première personne. Quant à la rhétorique de l'auto-dénigrement de l'écrivain-voyageur et aux usages de la figure du « chleuasme », il y a fort à parier qu'en dépit de son affaiblissement contemporain au profit de l'auto-satisfaction affichée, elle ait tout simplement pris d'autres apparences ou attende de revenir par une autre porte.

Dans la multiplicité des formes qui contribuent à tisser le genre de la relation de voyage, une réflexion sur les « images » ne pouvait pas ne pas prendre place et c'est à elles qu'est consacrée la seconde section du volume, intitulée « Saveurs et images du voyage ». Placés assez étrangement à la suite d'une étude sur la mise en mots de l'expérience des saveurs dans les récits de voyage médiévaux entre XIII^e et XV^e siècle, les trois textes d'Irini Apostolou, de Claude Reichler et de Danièle Méaux interrogent la relation qu'entretiennent les images avec la réalité perçue par l'observateur. En soulevant le problème de la fidélité à ce que les artistes-voyageurs ont vu, ressenti, transcrit et donné à voir au public à leur retour d'Orient aux XVIII^e et XIX^e siècles, la première souligne l'ambiguïté entre l'intention documentaire et les exigences esthétiques du moment qui souvent la déjouent. Pour le second, la présence des images gravées dans les éditions de voyages savants sur les Alpes entre XVII^e et XIX^e siècle apporte la caution d'une valeur ajoutée qui renforce la triple fonction testimoniale, épistémique et esthétique du récit de voyage. L'apparition du « Voyage de photographe » dans la seconde moitié du XX^e siècle, expérimenté ici dans l'Est européen entre 1995 et 2009, illustre enfin le caractère bâtard, hétérogène et hybride d'un genre nouveau qui, en associant mots et images, échappe à un horizon d'attente précis et ménage au lecteur une partielle liberté d'usage.

On regrettera que la problématique du genre multiple et éclaté caractéristique de la littérature de voyage européenne à travers les siècles n'irrigue pas tous les articles avec la même densité interrogative qu'elle méritait. Ce n'est pas la question du type d'écriture qui intéresse l'auteur de l'étude sur l'intérêt porté par les pèlerins de la seconde moitié du XIX^e siècle à la double dimension sacrée et profane des Lieux saints et des populations rencontrées (p. 189 et suiv.). Certaines analyses sont essentiellement descriptives, comme celle sur la Malte des voyageurs au XVIII^e siècle, par ailleurs riche d'informations utiles, ou à l'inverse l'excès de théorisation ne réserve que peu de place à une approche concrète des problèmes évoqués, tel le plaidoyer pour une « poétique du récit hétérologique » (p. 255 et suivantes).

Il n'est pas étonnant non plus que dans un ensemble de textes aussi varié surgissent quelques affirmations qu'on aimerait préciser ou nuancer, du type de celle relevée à la p. 83 où l'auteur laisse entendre que le Grand Tour des Britanniques les porta jusque dans l'Orient méditerranéen. Certes, dans son ouvrage *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century* (1992), Jeremy Black évoque quelques voyages d'Anglais dans les Balkans et au-delà de Constantinople, mais même dans les années 1780, ils restaient très rares et ceux en Afrique du Nord ou aux sources du Nil sont qualifiés d'« exploration plus que de tourisme ». On en déduit que le voyage vers le Levant contribua à transformer plutôt qu'à conforter la mécanique bien huilée du Grand Tour sur le continent européen, que les Britanniques avaient mise en place dans le courant du XVI^e siècle. On peut aussi se demander si certains termes ne tendent pas à se télescoper dans le dernier texte du volume consacré aux « non-lieux » de la France que Jean Rolin explore (notamment p. 344) : le voyage devenu enquête ethnologique ne serait-il pas assimilé ici un peu rapidement à l'errance, à la flânerie ou à la promenade, dont Philippe Antoine a pourtant ailleurs cherché à le distinguer, en montrant la possible métamorphose du voyage – et par là aussi sa singularité – à l'époque romantique en une pratique de la promenade ?

Mais c'est le mérite précisément de ce livre sobre, foisonnant et rigoureux, et qui plus est doté d'un précieux index des noms d'auteurs, que de nous inviter à nous demander si, à l'instar des caractéristiques d'instabilité du genre littéraire qu'instaurent les écritures du voyage, l'expérience viatique, à force de s'inscrire dans des formes qui échappent, du point de vue stylistique et « générique », à toute tentative de classification claire et préexistante, ne serait pas elle aussi multiple, et par voie de conséquence incernable.

GILLES BERTRAND